



Bulletin des Amis de Maurice Blondel



La conscience en sa « triple relation »

Mme Maria do Céu Patrao Neves
(Université des Açores – Portugal)

L'Action (1893) a toujours été une œuvre polémique. Dès sa genèse, tracée dans la "fiche-projet sur l'action", du 5 novembre 1882, le thème inédit de l'action suscitait une relative étrangeté parmi les condisciples du jeune Blondel. Plus tard, lors de la soutenance en Sorbonne, elle sera l'objet d'une certaine méfiance, son sujet n'étant pas considéré comme relevant directement de la philosophie.

Cent ans après sa première publication, *L'Action* (1893) nous permet encore diverses perspectives de lecture, que l'on pourrait nommer comme : une *phénoménologie* de l'Action, dessinée par le caractère incontournable du problème de l'action et par l'irrécusabilité de sa solution; une *métaphysique* de l'Action, cette dernière étant médiatrice et le véritable agir tendant vers l'être, rattaché qu'il est à l'Acte pur; une *anthropologie*, fondée sur la recherche du sens de la vie humaine et du destin de l'homme, ou encore une *ontologie*, dans la mesure où la progression de l'action implique la réalisation de l'être dans son intégralité; et, finalement une *mystique*, dans la mesure où l'union transformatrice désirée n'annule pas le singulier, mais au contraire le fait plus pleinement être.

De nos jours, une relecture de *L'Action*, outre le fait qu'elle peut continuer à susciter de nouvelles interprétations relatives au dessein intégral de cette philosophie, nous invite à mettre son actualité en relief et à redéfinir le rôle qu'elle peut tenir dans le monde contemporain.

En une époque de réaction à un individualisme croissant et suffocant, le retour au véritable spiritualisme qu'impose la pensée de Blondel confirme son inestimable importance. De ce même point de vue, un thème de la vaste problématique blondélienne qui me semble fort attirant est celui de la "conscience. Non seulement conscience de soi - marque de l'individualité humaine et siège de la personnalité - mais aussi conscience du monde, de la réalité extérieure, en tant qu'attachement au concret, et conscience de l'absolu, de l'infini transcendant, en tant qu'exigence de l'esprit lui-même.

Nous considérerons donc, brièvement, le thème de la conscience dans la philosophie blondélienne, en justifiant son importance, en mettant en relief son caractère inédit et en soulignant son actualité. Nous montrerons que la conscience se constitue dans une "triple relation", ce que Blondel établit dès sa réflexion initiale de *L'Action* (1893).

La réflexion blondélienne sur la conscience s'intègre naturellement dans la « philosophie de la conscience » qui caractérise la pensée française, en même temps qu'elle assume et consolide les aspects fondamentaux qui définissent le « positivisme spiritualiste » du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} siècle - à savoir, une philosophie de la conscience, de l'action et du concret. En effet, Blondel, sans s'éloigner de l'environnement philosophique dans lequel il avait moulé sa pensée, en vint à lui donner de nouveaux traits, en l'élargissant à une dimension plus radicale. C'est pourquoi la compréhension de cet enracinement peut faire apparaître, avec une évidence plus forte, les aspects qui viendront confirmer pleinement son originalité et souligner l'importance d'une telle réflexion dans la configuration générale de la philosophie blondélienne.

C'est tout d'abord avec Descartes que se développe la philosophie de la conscience, qui consiste dans l'affirmation du primat du *cogito* (selon l'ordre des raisons). Il s'agit alors d'un *cogito* rationnel, réalité simple et irréductible, fondement de la métaphysique comme science de la connaissance. Plus tard, Maine de Biran viendra à reformuler le *cogito* cartésien, proposant comme sa nouvelle expression le *volo ergo sum*. Il affirme ainsi le primat d'un *cogito* volitif, qui s'appréhende au cours d'un effort musculaire comme unité de l'intimité du sujet et de son corps, en lequel il fonde une psychologie métaphysique. Cette nouvelle formule biranienne va plus loin qu'un simple changement de mots. Elle implique des conséquences significatives pour des modes de philosopher fort différents, tels que : l'affirmation d'un dynamisme constitutif et originel du sujet, qui dès lors prévaudra dans le positivisme spiritualiste que Blondel contribuera à consolider; ou dans l'affirmation de l'indissociabilité originelle du moi intime et de son corps, c'est-à-dire dans la conception du corps comme sujet, qui sera développée plus tard par Merleau-Ponty. Par rapport à toutes ces tendances, le *cogito* biranien constitue une ouverture vers la conception du donné originel, un point de départ qui s'établit comme condition du dépassement de dualismes irréductibles.

Critique de Descartes, mais aussi de Maine de Biran, Blondel n'en part pas moins d'un fait intime de la conscience.

Pourtant, s'il se place au départ au plan de la conscience et y recueille, avec une évidence indéniable, une première réalité irréfutable, celle-ci ne consiste pas en une idée, au contraire de ce qui se passe chez Descartes, mais bien en une donnée effective; par ailleurs, s'il définit la conscience comme essentiellement dynamique, il ne l'appréhende jamais à la faveur d'un effort musculaire, d'un mouvement physique, à la manière biranienne, mais c'est elle-même qui est plutôt un acte emportant avec lui des responsabilités éthiques et des implications ontologiques.

Ainsi, Blondel est fidèle à une *philosophie de la conscience*, de par l'intérêt qu'il voue à la donnée intime et première de la conscience et de par la valeur qu'il attribue à l'initiative volontaire du sujet dans toutes les dimensions de son devenir. En même temps, il constitue une *philosophie de l'action* à partir de l'évidence de l'action comme étant ce "fait intime primitif". Ainsi se consolide également une *philosophie du concret*, dans la mesure où la conscience ne s'affirme jamais en soi. Son authenticité se fonde, non seulement à un niveau supérieur, transcendant - comme cela arrive finalement chez Descartes lorsque ce dernier passe de l'ordre des raisons à l'ordre des faits, ou chez Maine de Biran qui, partant de l'incapacité de la « vie humaine » à atteindre le bonheur, en est conduit à la « vie de l'esprit » - mais encore à un autre niveau : celui de la nature.

Au contraire de Descartes et de Biran, la conscience n'est pas pour Blondel immédiate, mais médiante, étant donné qu'elle n'est pas fondement d'elle-même, mais qu'elle s'inscrit dans un procès dont le principe la précède et dont le sens la dépasse. Par conséquent, le primat de la conscience n'est pas reconnu par cette philosophie. En effet, la conscience se situe sur un plan intermédiaire du réel. Néanmoins, du point de vue méthodologique, elle est toujours considérée en premier lieu, de par l'impossibilité réelle de commencer la réflexion à un niveau antérieur à la conscience. C'est ensuite, mais encore et toujours à partir du niveau de la conscience, que le philosophe avancera dans les diverses directions où il projette sa pensée, réalisant le *desursum* et le *sursum*, allant *ab exterioribus ad interiora*, dans un parcours constant entre le singulier et l'universel - de manière à ce que les trois directions maintiennent leurs deux sens continus et ouverts en permanence. Ainsi de dessine et prend forme une philosophie dynamique à trois dimensions.

Cette structure ternaire caractéristique de la philosophie blondélienne implique que c'est uniquement sous cette triple dimension que se peuvent comprendre amplement et originellement les diverses problématiques sujettes à analyse, puisque c'est elle qui constitue la seule perspective sous laquelle elles pourront révéler

leur véritable intelligibilité dans leur dynamisme réel. Or, la conscience, sous ses trois aspects - conscience de soi, des choses et d'un transcendant - apparaît comme le plan privilégié où l'unité et l'articulation de la triple perspective se révèlent, et devient ainsi le prototype de cette philosophie. Son véritable modèle, pourtant, est celui de la Sainte Trinité - unité médiatisée où, selon le dire du philosophe, « il est possible de traiter séparément chacune des personnes sans pour autant les isoler ni les confondre »¹ (à l'image, finalement, du projet auquel correspond la Trilogie). Voilà l'authentique paradigme qui inspire toute la philosophie de Blondel, un « trinitarisme unitaire »² que, pour diverses raisons, il ne précise publiquement que dans *L'itinéraire philosophique*, mais qu'il mentionne parfois dans sa correspondance et dans certains manuscrits.

Nous sommes donc face à une conception de la conscience qui semble récupérer la structure fondamentale de la philosophie chrétienne dans ses trois grandes sphères - Dieu, homme et monde -, après une période où celle-ci semblait devoir se diluer progressivement par le rationalisme du XVIII^{ème} siècle et par le scientisme du XIX^{ème}. Nonobstant, la dynamique entrevue par Blondel est bien différente de la structure traditionnelle, puisqu'il établit trois plans sur un même parcours continu qui se maintiennent ouverts et communicants entre eux de manière permanente. Dans la structure maintenant proposée transparaît l'influence de la pensée vitaliste de l'époque, notamment des théories évolutionnistes que Blondel vint à assimiler à sa doctrine, surtout par l'entremise de la philosophie de la nature de Ravaisson, décisive pour la continuité de la nature à l'esprit, et dans laquelle, sans naturaliser l'esprit, la nature est spiritualisée. Par ailleurs, et en ce qui concerne la nouvelle dynamique que Blondel imprime au réel, c'est son intuition fondamentale du primat de l'action comme lien, comme *vinculum*, dans son rôle médiateur, qui devient déterminante, en harmonisant et en intégrant des contraires en un même parcours et en viabilisant, simultanément, chacun de leurs deux sens. C'est, donc, dans une complexité d'influences qui se rejoignent, dans une pluralité de directions qui se concilient, et dans une diversité d'implications qui se dévoilent - ce qu'ici nous n'avons pu que suggérer - que se développe le thème de la conscience.

Examinons donc l'oeuvre de Blondel de ce point de vue dont nous pensons avoir montré l'importance, nonobstant le fait que les commentateurs lui aient accordé peu d'attention. Une des raisons essentielles m'en paraît être le fait que Blondel lui-même, dans *L'Action* (1893), n'a abordé ce thème que rapidement et de manière apparemment adventice. C'est seulement plus tard qu'il mettra son

importance en évidence, dans le contexte de la Trilogie, plus précisément dans *La Pensée*, quoiqu'il l'introduise comme une étape d'une progression continue, commencée avant elle et qui ne finit pas avec elle. Il n'est donc pas surprenant que Jeanne Mercier, dans son excellent travail sur « L'originalité de la conscience dans la philosophie de Maurice Blondel », de 1945³ - qui pour la première fois attire l'attention sur l'importance et l'originalité de la réflexion blondélienne sur la conscience - commence son étude avec *La Pensée*, de 1934, pour s'intéresser ensuite à *L'Action*, 1936-37, sans tenir compte du fait que l'auteur avait déjà introduit le thème de la conscience dans *L'Action* (1893). Ici la conscience apparaît intégrée dans l'étude du développement de l'action, en une « deuxième étape » appelée « du seuil de la conscience à l'opération volontaire »⁴, c'est-à-dire précédant la réalisation de l'action présente, et ne surgit donc pas seulement dans *La Pensée*, ainsi que Jeanne Mercier nous amène à croire. Dans *La Pensée*, le thème de la conscience occupe toute une « deuxième partie » vouée à la « pensée pensante », qui correspond alors à une quatrième étape de « l'ascension spontanée » de la pensée à partir de laquelle celle-ci devient réflexive⁵. C'est ici, sans aucun doute, que Blondel l'analyse le mieux et le plus longuement, en systématisant les aspects qui vont caractériser définitivement et décisivement la « conscience » dans le contexte blondélien. De là vient que notre option pratique sera de considérer la conscience tout d'abord en 1934 pour montrer ensuite que le projet développé dans *La Pensée* lui est bien antérieur et que déjà dans *L'Action* (1893) s'ébauche une « science de la conscience ».

Dans *La Pensée*, l'étude de la conscience est soumise à l'orientation tracée par la « méthode génétique » appliquée à la pensée. Cette méthode, fondée sur le présupposé de l'irrépressible dynamisme du penser, cherche à déterminer la genèse de la pensée, en partant de sa conception comme une réalité vivante qui croît et se développe à l'image d'un organisme, c'est-à-dire en se nourrissant des conditions qui entourent sa naissance, sans en être la cause. La pensée est donc capable d'introduire sans cesse quelque chose de nouveau dans son dynamisme.

A l'origine, la pensée est au monde - une pensée commencée et part constituante de la nature qui se manifeste comme sa propre unité et dynamisme, et se révèle comme intelligibilité intrinsèque du monde. C'est la « pensée cosmique » qui apparaît, où la nature et l'esprit se combinent, en une diversité et une unité originelles où vient s'annuler leur insurmontable dualité⁶. Progressivement, la spontanéité de la nature, le dynamisme de la

pensée se développent et le mouvement apparaît comme une tendance à l'organisation. C'est la « pensée organique et organisatrice », « synthèse d'états successifs » qui traduit le sens et la finalité du dynamisme qui lui est intrinsèque; elle est aussi principe interne d'organisation qui se manifeste dans la vie comme concentration et intériorisation d'une finalité, d'abord découverte dans l'univers puis confirmée par le singulier⁷. Cette intériorisation subjective se centralise peu à peu, se condensant et s'approfondissant chaque fois plus, et érigeant une autre réalité, intérieure, qui redouble la vie, et constitue une subjectivité naissante que Blondel appelle « pensée psychique ».

Encore inconsciente de soi, la réalité psychique précède immédiatement et prépare l'avènement de la conscience⁸. L'éveil de la conscience, pourtant, ne s'effectuera que par l'institution d'un signe intentionnel à l'occasion d'une initiative du sujet transcendant à l'ordre empirique, par lequel se manifeste la distinction entre l'intériorité qui le constitue et l'extériorité qui l'entoure⁹. Alors, la conscience se reconnaît comme finie, en vertu du dynamisme constant de la pensée qui dépasse sans cesse sa réalité actuelle. Une nouvelle distinction se manifeste ainsi entre l'immanence où elle s'affirme et la transcendance vers laquelle elle tend. C'est l'invention de la distinction que la conscience reconnaît comme son acte original. La conscience se définit comme : *médiate*, dans la mesure où elle se nourrit des conditions physico-psychiques qui la précèdent; *intérieure*, par la concentration et la centralisation d'une finalité; *distincte*, par la différenciation et la disproportion par lesquelles elle se constitue; une, par la synthèse où elle s'affirme. Elle est une *action*, parce que c'est un acte qui la découvre.

En outre, l'invention de la conscience émerge du dynamisme spontané de la "Pensée réelle hors de la pensée pensante ou pensée" et constitue le "palier" à partir duquel la "pensée pensante" viendra à s'assumer comme "pensée pensée", c'est-à-dire réflexive et susceptible de développement intellectuel et d'aspiration spirituelle. La conscience est donc le point de passage entre un dynamisme de la pensée - spontané parce qu'irrépressible, nécessaire parce qu'indispensable à la constitution même de la pensée - et la progression de cette pensée - volontaire, car assumée par un choix, et libre, parce qu'elle s'ouvre à d'infinies possibilités de réalisation.

"[...] On ne peut avoir conscience des choses, si on n'a pas conscience de soi, et on ne peut avoir conscience de soi si on n'a pas conscience d'un transcendant"¹⁰, affirme Blondel dans *La Pensée*, condensant ainsi le fondement de sa réflexion sur la

conscience. La conscience de soi, des choses et du transcendant est rigoureusement une et absolument différenciée : d'un côté, aucune de ces expressions de la conscience ne peut s'affirmer ou subsister en soi seule en l'absence des autres; de l'autre, la conscience de soi se définit en son intériorité par opposition à l'extériorité des objets, et par son immanence en opposition à la transcendance. La tridimensionnalité de la conscience n'est pas seulement sa caractéristique définitionnelle et la plus originale, de laquelle dérivent toutes les autres, mais surtout l'unique forme de concrétisation humaine de la structure trinitaire du Réel - et c'est là que réside son indiscutable valeur.

Or, la présentation de la conscience se constituant en une "triple relation" se trouve en premier lieu dans *L'Action* :

"Par une sorte d'évolution interne, la conscience émerge de l'univers ambiant où elle puise sa nourriture; - mais elle s'en distingue et s'en affranchit; et pourquoi ? - parce que s'il est vrai qu'elle résume en soi tout le reste, ce n'est pas comme un produit, c'est comme une synthèse originale qui donne plus qu'elle n'emprunte à ces conditions : triple relation qu'il importe de préciser, en esquissant l'embryogénie mentale."¹¹

Tout en tenant compte des différences d'expression, il est évident que dans ce premier ouvrage sont déjà énoncés les aspects fondamentaux qui, en 1934, et dès lors de manière définitive, caractériseront la conscience : celle-ci se découvre à elle-même en se distinguant de l'univers dont elle procède et elle s'affirme comme synthèse dont le dynamisme dépasse les éléments qu'elle intègre. Nous pouvons même aller plus loin sur le chemin de "l'embryogénie mentale"¹² à laquelle se réfère Blondel et qu'il esquisse - ainsi qu'il le dit lui-même - dans les pages suivantes de sa thèse de doctorat. Il devient alors évident que les divers "paliers" de l'ascension spontanée de la pensée, systématisés en 1934, se retrouvent d'une certaine manière dessinés dès 1893 et que la "méthode génétique", caractéristique de *La Pensée*, transparaît déjà dans *L'Action*.

Dans *L'Action* (1893), le philosophe entame son *sursum* en partant de l'affirmation unanime de la solidarité universelle du cosmos¹³. Par lui-même, ce fait est révélateur d'une action qui, parce qu'elle est synthèse, exprime la présence de l'univers en un point. De cette façon, l'action témoigne une rupture d'équilibre dans l'homogène et signale la disproportion entre "ce qui de la partie retourne au tout" et "ce qui du tout est venu à la partie". C'est-à-dire entre la synthèse et l'ensemble des éléments qui la composent. Il y a toujours un surcroît qui se détecte et c'est ce surcroît, l'originalité de

la synthèse, que Blondel appelle ici "ébauche de sujet"¹⁴ et que, dans *La Pensée*, il nommera intelligibilité, organisation, finalité - selon le "palier" auquel il se réfère. De la disproportion naît ce qu'alors il désigne par "force", niveau quantitativement supérieur à celui où la "réaction" se manifeste, car il ne s'agit déjà plus ici d'un mouvement par influence directe, mais d'une "action propre" au phénomène.¹⁵

Dans *L'Action*, ce qui correspondrait à une référence à la "pensée cosmique" se résume à une indication de la solidarité du cosmos. En effet, la formulation de la "pensée cosmique" est tardive et est indubitablement l'un des aspects inédits de *La Pensée*. En 1893, Blondel, qui fait déjà remonter les origines de la conscience à la nature, commence par structurer explicitement, à partir des notions de "réaction", de "force" et de "spontanéité dynamique", le niveau qui en viendra à être celui de la "pensée organique et organisatrice"¹⁶. De ces premières synthèses, on évolue ensuite, par complexification croissante, vers des "centres d'équilibre partiel", "centres de nutrition ou de perception"¹⁷. Il s'établit ainsi un enchaînement universel constitué d'individualités. Avec l'individualité surgit la vie, "organisation d'un petit monde qui reflète le grand"¹⁸. Or cette perspective d'une individualité condensant et représentant en soi la réalité universelle que le philosophe réaffirme et renforce un peu plus loin en disant que "l'homme est un microcosme"¹⁹ - est sous-jacente à toute la réflexion blondélienne. Il s'agit ici, au fond, de la concrétisation naturelle en l'homme du Réel universel - qu'il est appelé à assumer et à réaliser en lui-même.

Du niveau où la vie apparaît, Blondel se dirige vers la constitution de l'instinct²⁰ (qui, dans *La Pensée*, est intégré à la "pensée psychique"). Le procès d'évolution est encore un acheminement vers une organisation plus grande, une concentration, une intériorisation et aussi, comme cela sera dit quarante ans plus tard, une "adaptation progressive de l'être à son milieu". C'est encore et toujours selon cette même ligne de continuité, sans aucune altération qualitative évidente, que, au cours d'une adaptation plus parfaite au monde, la raison en vient à se développer déjà au niveau de la conscience²¹.

L'immanentisme que, pour différents motifs, plusieurs critiques ont attribué à *L'Action* (1893), peut ici être mis en relief par la continuité du monde de la nature à la vie de la conscience. En effet, le soupçon immanentiste ne sera définitivement dépassé que dans *La Pensée* par la nécessité de l'initiative du sujet pour l'éveil de la conscience, à la suite du développement et de la systématisation de la "Philosophie de la nature" et, par conséquent, d'une nette démarcation des paliers du *sursum*. Ainsi, l'évolution n'est pas

seulement quantitative mais aussi qualitative, ce qui écarte toute interprétation naturalisante de la vie de l'esprit. Malgré la continuité qui subsiste dans *L'Action*, on ne peut pas mépriser les aspects de l'évolution qui conduisent à la conscience et qui ne se réduisent pas à une explication quantitative : l'ébauche de subjectivité, ou l'originalité qui se manifeste en chaque synthèse et qui introduit quelque chose de nouveau, quoique non encore identifié comme initiative; et la constitution de la conscience dans une triple relation qui assure la distinction des trois éléments. La conscience de soi est toujours distincte.

L'"embryogénie mentale" présente déjà la conscience comme une "réceptivité universelle" et simultanément comme une "originalité radicale"²². Elle se rattache manifestement au niveau de la raison, témoignant ainsi de l'enracinement de la conscience dans la nature²³ et n'indiquant rien quant à son lien au transcendant. C'est dans la seconde étape du dynamisme de l'action que Blondel progresse de la "conscience de soi" à la "conscience du transcendant" - pour utiliser ici la terminologie de *La Pensée*. L'implication de la seconde dans la première ne laisse cependant aucun doute:

"[...] La conscience de ces contrastes au sein d'une unité organique ne va pas sans la pensée de ce qui est inaccessible à la relation et à la limitation, sans la présence connue et possédée d'un absolu, sans l'idée régulatrice de l'infini. [...] Point de synthèse effective, point d'acte interne, point d'état de conscience, quelque obscur qu'il soit, qui ne soit transcendant par rapport à ses conditions, et où l'infini ne soit présent [...]"²⁴.

Si la conscience se limitait à être un corollaire du procès qui la précède et la prépare, elle demeurerait irrémédiablement fermée sur elle-même. Mais elle est synthèse, elle est toujours plus que les conditions dont elle part, elle est acte, elle est toujours plus que les éléments qu'elle réunit, et est donc pour cela, et constitutivement, ouverture à l'infini. La conscience, dit Blondel, "surgit de la rencontre en nous du fini avec l'infini", du fini que nous sommes et de l'infini auquel nous aspirons.

En somme, l'acte de conscience procède du dynamisme spontané de l'action, d'une action issue de la nature, et établit les conditions d'une action volontaire, c'est-à-dire qu'il opère la transition entre la "volonté voulante", qui s'exerce irrésistiblement dans le sujet, et la "volonté voulue", qui correspond déjà à l'exercice d'une volonté réfléchie et assumée. La conscience est donc le point de

passage entre un déterminisme psychologique de l'action, spontané et nécessaire, et l'affirmation d'un déterminisme volontaire et libre.

Intégrée dans le parcours du déterminisme de l'action, la conscience constitue dans *L'Action* (1893) le carrefour entre une *phénoménologie*, en tant que description du dynamisme spontané de l'action, et une *ontologie*, en tant que réalisation du sujet par la médiation de l'action. Intégrée dans l'étude de la genèse et du développement de la pensée, la conscience constitue dans *La Pensée* le carrefour entre une *psychologie et théorie de la connaissance*, en tant que détermination de la structure intellectuelle de l'homme, et une *philosophie de sagesse*, en tant qu'effort de coïncidence entre le penser, l'être et l'agir. Dans *L'Action* comme dans *La Pensée* et dans la configuration de la philosophie de Blondel, la conscience est véritablement le "noyau" entre une *théorie de la Nature*, dont elle est issue, et une *doctrine de l'Esprit* - vers laquelle elle se projette, confirmant dans le même temps leur dichotomie et leur unité finale.

Cent ans après sa première présentation au public, *L'Action* (1893) est aujourd'hui encore une oeuvre actuelle sous divers aspects et, indubitablement, en ce qui concerne le thème de la conscience. Aucune conscience n'est homogène ni indépendante, mais doit être plutôt reconnue comme distinction et inter-relation. Telle est la leçon à retenir. L'homme ne s'affirme pas en soi, pour soi, mais toujours dans son interaction avec la nature qui l'entoure, avec les autres, pris eux-mêmes dans un procès d'interaction, et avec l'infini qui le limite. En outre, l'identité même de chacun est disproportion, puisqu'elle ne coïncide jamais avec elle-même et ne s'établit que dans l'équilibre instable qui la détermine. C'est pourquoi tout "individualisme" est non seulement artificiel et vide, mais surtout réducteur de la réalité humaine, en cela qu'il enferme l'homme en soi-même et le réduit à sa finitude en le déracinant de la nature dont il procède et en le décapitant du transcendant où il se réalise.

Ce message date de 1893, et est développé et précisé en 1934. La fonction de la conscience, en termes fondamentaux et dans la configuration générale de la philosophie blondélienne, n'est jamais modifiée. Elle est toujours un moyen terme, elle est toujours un lien, elle est toujours plus que ce qu'elle est et beaucoup de ce qui doit être. Elle est le lieu propre d'un homme ayant les pieds sur terre et le regard dans les étoiles.

Et tant que la conscience sera cette synthèse, cette unité, ce "noyau" qui se réalise à chaque instant, l'interrogation qui structure non seulement *L'Action* (1893) mais l'oeuvre entière de Blondel, et qui a animé toute sa vie demeure valide : "Oui ou non, la vie a-t-elle

un sens, et l'homme a-t-il une destinée?"²⁵. C'est à nous qu'il appartient désormais de répondre.

1 Dictée Isambert, Vol. X, p. 100.

2 L'itinéraire philosophique. Propos recueillis par Frédéric Lefèvre. Paris, Aubier-Montaigne, 1966, p. 145.

3 Jeanne Mercier, « L'originalité de la conscience d'ans la philosophie de Maurice Blondel », in Pour un cinquantenaire. Hommage à Maurice Blondel. Paris, Bloud & Gay, 1945, pp. 81-108.

4 L'Action. Essai d'une critique de la vie et d'une science de la pratique. Paris, P.U.F., 1973, pp. 103-128.

5 La Pensée, I. La genèse de la pensée et la possibilité de son ascension spontanée. Paris, P.U.F., 1948, pp. 79-121.

6 Blondel introduit l'étude de la « pensée cosmique » en déclarant : « On a dit maintes fois que « le monde est une pensée qui ne se pense pas ». », La Pensée, I, p. 31 - expression qui appartient en fait à Lachelier et que Blondel complètera (p. 34) : « Le monde est donc bien une pensée subsistante, encore que simplement ébauchée ». Bref, Blondel défend la réalité de la « pensée cosmique » en affirmant l'intelligibilité originaire du monde (le monde ne se donne jamais à nous pur de tout élément intelligible), qui se manifeste de deux façons différentes : dans le sujet, qui ne regarde pas le monde sans lui attribuer une intelligibilité; et dans le monde qui, dans son dynamisme, présente les conditions de l'exercice de la pensée. L'étude de la « pensée cosmique » se trouve dans La Pensée, I, pp. 33-49.

7 L'affirmation du mouvement comme expression physique de la « tendance permanente et universelle à l'organisation du dynamisme total » (Ibid., p. 56), est la condition du développement de la « pensée organique et organisatrice ». A ce palier de la pensée, sa tendance caractéristique à l'organisation se manifeste dans l'univers ainsi que dans les singularités qui le composent, ce qui résulte dans l'expression de la vie. L'étude de la « pensée organique et organisatrice » se trouve aux pp. 51-65.

8 Au palier de la "pensée psychique", la capacité d'assimilation et d'initiative se développe, toujours organisée et dirigée par les centres dans lesquels la finalité interne s'intensifie. Ce procès résulte dans l'adaptation du vivant à son environnement. Les fonctions des centres se redoublent, la vie se redouble aussi parce que, de même qu'il y a une réalité extérieure qui nous affecte par diverses stimulations, de même le vivant construit une autre réalité, intérieure, qui correspond à sa façon spécifique de sentir le tout qui l'entoure, de l'interpréter et de lui répondre, de l'intérioriser et de s'y réaliser. L'étude de la "pensée psychique" se trouve aux pp. 66-77.

9 Le sursum de la pensée cosmique à la pensée psychique est développé dans un procès continu et imperceptible; mais l'éveil de la conscience ne s'explique pas par une complexification graduelle (quantitative) de la réalité; il signale l'hétérogénéité réelle, une différence qualitative: "Il y a, en effet, une pensée pensable qui précède et nourrit la pensée pensante, sans la produire et sans que la raison diffuse dans la nature suffise à expliquer la concentration d'une conscience prenant possession de son acte original. Et le progrès des conditions qui rendent possible et proche l'apparition de la lumière intérieure ne supprime pas l'indispensable initiative de l'être conscient en qui commence un ordre nouveau de la pensée se haussant peu à peu à la vie raisonnable.", Ibid., p. 81. C'est l'initiative de l'être dans son acte original qui identifie le commencement d'un nouvel ordre de la pensée, ce que l'expérience avec des animaux de Louis Boutain et les cas d'enfants aveugles-sourds-muets décrits

par Louis Arnauld, ont identifié comme étant la "signification", l'institution d'un signe intentionnel. La pensée des objets est une pensée déjà distincte de soi-même et des objets auxquels elle s'applique, c'est-à-dire, une pensée réfléchie. L'étude de la conscience, de l'éveil de la pensée pensante se trouve dans la deuxième partie de *La Pensée*, I.

10 Ibid., p.69.

11 *L'Action*, p.90.

12 L'expression "embryogénie mentale" qui surgit pour la première fois dans *L'Action*, comme un projet à accomplir et que Blondel ébauche en deux pages, apparaîtra plus tard dans une rédaction provisoire de *La Pensée*, en 1923 (Vol. X, p.26). Plus tard encore, en 1928, dans la "Dictée Gianorsi", l'expression utilisée sera celle d' "embryogénie intellectuelle". Dans les trois cas, la signification est la même : l'étude de l'origine de la conscience. Cette expression n'apparaît pas dans le texte définitif de *La Pensée*.

13 C'est une vérité mathématique et expérimentable à la fois que tout est solidaire : continuité déductive, concert et liaison cosmique. Or dans la seule idée, dans le seul fait de la solidarité, apparaît une action générale et intestive du système organique.", *L'Action*, p.92. La comparaison du point de départ du procès qui conduit à l'éveil de la conscience dans *L'Action* et dans *La Pensée* nous montre que, dans la première, l'hétérogénéité surgit dès le commencement par l'affirmation de la solidarité du monde, ce qui implique aussi l'existence du mouvement et de l'organisation (voilà pourquoi il n'est pas encore possible d'établir une distinction entre les paliers de la pensée cosmique et de la pensée organique et organisatrice). Dans *La Pensée*, le point de départ sera antérieur et ne suppose encore aucune distinction.

14 "[...] Car, au sein du monde, tel que la connaissance scientifique des phénomènes nous le propose d'abord comme un ensemble de mouvements déterminés, ce qui de la partie retourne au tout n'est pas identique à ce qui du tout est venu à la partie. Cette réaction toujours singulière est comme une ébauche de sujet [...], un dedans", Ibid., pp. 92-93. C'est vraiment parce que Blondel signale une disproportion entre la passion et l'action dès le début du sursum, qu'il peut parler d'une ébauche de sujet aussitôt, ce qui, dans *La Pensée*, n'apparaîtra qu'au palier de la pensée psychique. En tout cas, on peut encore parler d'une progression parallèle dans les deux ouvrages, et ce palier correspond, dans *La Pensée*, à l'expression du dynamisme et même de l'intériorité qui se manifeste déjà.

15 "Et ce qu'on nomme ainsi «intérieur» c'est la présence du tout à sa partie et de la partie à son tout, sans qu'il y ait symétrie exacte entre la passion et l'action. Ainsi apparaît la force. La force implique donc une action propre qui, dérivée sans doute du mécanisme universel, réagit sur lui et a besoin d'être considérée à part comme un empire dans un empire.", Ibid., p. 93. Dans *L'Action*, l'indication des différents moments de l'ascension jusqu'à la conscience (et dont nous sommes en train de signaler les textes les plus importants), est très brève et peu marquée, ce qui contribue à l'affirmation de la continuité du procès, mais ne permet pas le développement souhaitable de chacun des paliers. Ce qui sera la pensée organique et organisatrice dans *La Pensée* est développé, dans *L'Action*, en plusieurs moments. Le moment présent correspond à l'intensification du dynamisme et de l'intériorité déjà relevés.

16 Ibid., p. 93.

17 Ibid., Id. C'est encore au cours de la progression continue de l'intensification et de la complexification, qu'on explique le surgissement des "centres", la seule vraie et indispensable condition pour l'avènement des intériorités singulières.

18 "La vie est donc l'organisa manifeste jusque par sa dis osillon intime la dissymétrie et la variété de l'univers." Ibid., p. 93. Malgré le chemin assignable déjà parcouru depuis la constatation de la solidarité du cosmos jusqu'à l'apparition de la vie, les caractéristiques de cette progression l'attachent encore à ce que sera la pensée

organique et organisatrice. D'un autre côté, les caractéristiques de la vie, qui dans *La Pensée* apparaîtront dans la pensée organique et organisatrice, se rapportent ici, et déjà, à la vie psychique, et non seulement organique.

19 Ibid., p.95.

20 "L'instinct est, comme l'organisation dont il est le principe interne; une réponse très condensée et très élaborée à la multitude des excitations extérieures, un cas particulier et une solution partielle du problème cosmique.", Ibid., p. 94. C'est à partir du fonctionnement des centres intérieurs que l'instinct se développe comme une activité dirigée vers l'extérieur.

21 "La raison enfin se développe à mesure qu'elle devient plus adéquate à l'univers et qu'elle sait concentrer, comprendre, utiliser une plus grande variété de phénomènes.", Ibid., Id. L'usage de la raison, c'est-à-dire de la pensée réfléchie, signale l'éveil de la conscience.

22 Ibid., p. 102.

23 "[...] la civilisation tend à égaler, à enrichir et à dépasser la nature dont elle émerge.", Ibid., p. 94. En effet, la vie consciente s'enracine dans la nature. Mais signalons déjà que la vie consciente n'est pas la somme des conditions dont elle émerge, mais aussi sa synthèse (ce qui détermine déjà un surplus en relation aux éléments considérés) : "Voilà donc comment le fait de conscience s'édifie peu à peu. La relation du sujet avec les conditions élémentaires dont il se nourrit est manifeste, mais il ne peut contenir et résumer tous ses antécédents qu'en les dominant.", Ibid., p. 95.

24 Ibid., pp. 117-118.

25 Ibid. p.VII.